

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 1er FÉVRIER 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE

I

La forêt de Russy, celle de Boulogne et le parc du château de Chambord, qui se trouve enclavé dans cette dernière, forment ensemble, sur la rive gauche de la Loire, un superbe massif boisé de près de dix mille hectares. De nombreuses routes, des avenues, des allées ménagées pour la chasse à courre ou simplement pour l'exploitation des coupes, traversent la forêt dans tous les sens. En été, c'est une promenade, presque partout ombragée, charmante pour ceux qui aiment la solitude et la rêverie, car les passants y sont rares, et rares aussi les voitures, si ce n'est les jours populeux des marchés de Blois et du bourg de Bracieux.

Mais justement cette solitude y rend l'hiver plus noir, plus long et plus triste qu'ailleurs. Lorsque la forêt a perdu ses riches couleurs automnales, quand les feuilles d'or ont disparu, chassées des branches par les froides pluies d'octobre et les bises aigres de novembre, la forêt semble morte. Les oiseaux qui l'animaient sur les bordures, aux alentours des hameaux, sont allés chercher refuge en pleins champs, dans les haies et sous les charmillles. Le vent seul est le maître et s'en donne à cœur joie, hurlant sous les chênes avec les chouettes, vite éveillées dans les journées sans soleil. Et la neige rend le paysage plus morne encore. La neige étouffe tous les bruits, ouate la terre et les arbres, fait partout le silence, comme dans les rues très animées, lorsqu'on répard de la paille, afin de laisser reposer les malades.

Un soir de décembre de l'année 1859, un homme suivait une allée bordant la rivière du Cosson, enfilée par les pluies et dont les flots torrentueux coulaient avec un sourd roulement au pied du château de Chambord. L'allée était encombrée de neige. Certes, personne depuis qu'elle était tombée, n'était passé là, ni un piéton, ni un cavalier. Il y avait, sous les pieds du voyageur, un épais tapis doux et craquant, d'une blancheur immaculée.

L'homme marchait lentement, comme avec peine. Il était grand et paraissait élégant, autant que laissait deviner son élégance un long et chaud manteau de fourrure qui le couvrait de la tête aux pieds. Sous son manteau il portait un fardeau précieux sans doute, car, presque à chaque pas, entr'ouvrant la fourrure, il le regardait, souriait, les yeux humides de larmes, puis le recachait bien vite pour le garer de la bise.

Jeune trente ans tout au plus, à une certaine façon de marcher, de se tenir dans ses vêtements, à ses cheveux coupés en brosse et très courts, à sa moustache et à son impériale, il était facile de deviner un militaire, un officier. Il était pâle et un air de souffrance était répandu sur sa physionomie. Parfois, s'arrêtant soudain comme si la respiration lui manquait, il portait la main à sa poitrine. Ses yeux se voilaient alors et sur ses lèvres il y avait une crispation : c'était la douleur qui marquait là son passage. Il murmurait :

—Maudite blessure !

Mais il n'en serrait son fardeau que plus fort et s'il s'arrêtait, ce n'était jamais bien longtemps. Il s'orientait, disant :

—Je ne me trompe pas. C'est bien le chemin que je connais. Tout à l'heure, je rencontrerai la route qui, du château de Chambord, mène à Bracieux. Et une demi-heure après, mettons une heure, parce que je suis malade, je serai au village.

L'homme que nous présentons ainsi s'appelle Julien Rémondet. Il est lieutenant d'infanterie.

Il a fait partie de l'armée envoyée en Italie contre les Autrichiens. Blessé, soigné pendant de longs mois en Italie, il est revenu depuis quelques jours en France, non guéri, car sa blessure est grave et n'est pas encore cicatrisée.

Il est trois heures du soir. Le ciel est couvert, depuis le matin, de nuages gris. C'est de la neige, encore, pour la nuit prochaine. Le vent, un instant apaisé, se lève de nouveau et secoue des tourbillons blancs qui s'échappent des branches entrecroquées.

—Je suis bien las, murmure le jeune homme. Et cette neige me donne soif. Ma gorge brûle. On dirait que j'ai du feu dans la poitrine.

Sur la bordure du bois, il écarta la neige avec son pied, découvrit la mousse et s'assit. Il avait un éblouissement.

—Comme c'est faible, un homme ! dit-il en soupirant avec tristesse. Il ne faut rien pour le détraquer.

Il est vrai que ce rien dont parlait l'officier était un éclat d'obus et qu'il avait fallu un miracle pour le sauver. Un gémississement très doux, une plainte à peine perceptible sortit de son manteau. Il entr'ouvrit le vêtement, ému, et soupira. Il portait là, dans ses bras, contre sa poitrine, un enfant en ses langes, nouvellement né, âgé de deux jours peut-être.

L'enfant, tout à l'heure, dormait bien au chaud sous les fourrures. Maintenant, il venait de se réveiller.

—Cher bien-aimé, murmura l'officier, ne pleure pas, si tu ne veux pas m'enlever tout mon courage.

Il le contempla longuement, enseveli dans une méditation profonde. L'enfant avait des petites plaintes très douces. L'officier disait :

—Lorsqu'un enfant naît, que de rêves le père doit faire sur lui ! Il le voit grandissant, il le voit jeune homme. Il est devenu savant, fier et robuste. Auprès du père qui grisonne et se courbe, c'est un jeune chêne aux branches vigoureuses sous l'ombre protectrice desquelles ceux qui sont faibles viendront s'abriter. Les rêves du père prennent l'enfant à sa naissance et c'est la mort seulement qui interrompt ses rêves. Pourquoi ne suis-je pas ainsi près de toi, cher petit ? Je ne te vois pas grandir, je ne te vois pas jeune homme, je ne te vois pas aimé et estimé. Mon rêve s'arrête ici où je suis à toi tout petit. Pourquoi ? Est-ce donc que moi, quand la vieillesse et les fatigues m'auront affaibli, je ne m'appuierai jamais sur ton bras fort ? Est-ce que je dois mourir avant de te voir ainsi ? ou bien, serait-ce toi, cher petit ange innocent, qui dois mourir ?

Il frissonna à cette pensée et son geste d'épouvante machinal entourait l'enfant plus étroitement.

—Je voudrais bien ne pas mourir, afin d'être auprès de toi et d'éloigner les dangers qui te menaceront ; qui pourrait savoir ce qu'il adviendra de toi si je meurs ? Ta mère, obligée de se cacher, aura-t-elle jamais assez de forces pour te protéger ? Quel sera ton avenir, mon Dieu, si je ne suis pas là et si rien n'arrive qui permette à ta mère de t'élever, ce sont des étrangers, des indifférents, peut-être des ennemis qui te verront grandir, qui assisteront sans plaisir au développement de ta jeune âme et sans fierté à la formation de ton intelligence. Car tu seras intelligent, cher petit, et tu seras bon, et tu seras beau, comme ta mère !

On eût dit que l'enfant avait compris. Il ne vagissait plus. Il s'était rendormi dans ses langes. Julien se pencha, l'embrassa longuement sur le front, avec bien des précautions, pour ne point l'éveiller. Puis il se leva, referma son manteau et se remit en marche. Presque aussitôt, il s'arrêta avec un geste de surprise, peut-être de crainte, et, plié en deux, l'oreille attentive, il écouta :

—Il me semble avoir entendu le bruit étouffé d'un galop de cheval lancé à toute vitesse. Cependant, je ne perçois plus rien. Je me serai trompé.

Il continua sa route, mais quelques secondes seulement.

—Non. C'est un cheval au galop. Est-ce moi que l'on poursuit ?

Il se jeta sous bois très vite et se cacha derrière des broussailles. Il n'était pas très loin du Cos-

son, à cet endroit-là, à en juger par le roulement continu, comme un tonnerre, de la rivière.

Julien ne s'était pas trompé. Un cavalier arrivait, au galop, dans l'avenue parcourue par l'officier. De loin, il se détacha nettement sur la blancheur de la neige, malgré les premières ombres du soir qui s'apésantissaient sur les bois. L'allure de ce cavalier était singulière. Il galopait, le corps complètement penché sur l'encolure et cherchant, sur la neige, des traces récentes : les traces des pas de Julien. Lorsque les traces disparurent, il n'alla pas plus loin. Il descendit, laissa son cheval en liberté et suivant les pieds marqués profondément dans la neige, il pénétra sous bois. A quelques mètres de la bordure, il se trouvait en présence de Julien qui n'avait pas bougé. Il eut un rire ironique et cruel.

—Monsieur Julien Rémondet, dit-il en s'inclinant avec cérémonie, j'ai l'honneur de vous présenter mes civilités.

Julien devait être fort ému car sa pâleur s'était encore accentuée. Ses lèvres blanches restèrent serrées. Il ne répondit pas au sarcasme.

Seulement, un cri d'effroi soulevait son cœur :

—Mon enfant est perdu !

—Monsieur Julien Rémondet, fit le cavalier, vous me connaissez, bien que nous n'ayons eu ensemble que des rapports fort peu fréquents. Je me nomme Antoine de Pontalès.

—Je le sais.

—Je suis le frère de Marguerite de Pontalès, une jeune fille naïve et ignorante que vous avez marié par ruse, parce que nous ne voulions, ni mon père ni moi, vous la donner pour femme.

—Marguerite m'aime, vous ne l'ignorez pas. Moi je l'adore, et elle est ma femme.

—Nous verrons, grommela Antoine entre ses dents. La volonté de mon père et la mienne devaient passer avant votre prétendu amour. Marguerite ne devait pas être à vous. Il fallait renoncer à elle. Vous ne l'avez pas fait. Vous êtes un lâche.

—Monsieur de Pontalès, murmura l'officier d'une voix très faible, je vous en prie, ne m'insultez pas ! ces insultes seraient gratuites. Vous êtes le frère de Marguerite. Votre vie m'est sacrée.

—Pardieu, je vais mettre des gants pour vous parler. Du reste, si je me suis lancé à votre poursuite, ce n'est pas, vous le pensez bien, pour discuter avec vous. Je viens vous tuer.

Julien eut un triste sourire.

—Monsieur, j'ai un devoir sacré à remplir. Je n'en demande que deux heures. Après, ma vie sera à votre disposition.

—Et pendant ces deux heures, vous irez porter à quelque nourrice l'enfant de ma sœur ? Non, non, c'est un fils du hasard, ce garçon-là, le hasard est un dieu assez puissant pour le protéger.

—Que voulez-vous dire ?

—Voici deux pistolets. Ils sont chargés tous les deux. Choisissez celui que vous voudrez. Tuez-moi ou je vous tue. Si je meurs, vous ferez de votre enfant ce qu'il vous plaira, un grand homme ou un coquin. Je ne serai plus là pour m'y opposer. Si vous mourez...

—Si je meurs ? dit le père, les yeux troublés, haletant.

—Il restera là où vous êtes, à la grâce de Dieu ou du diable.

—Vous n'avez donc ni cœur ni pitié ?

—Je ne me le suis jamais demandé.

—Si c'est ma vie que vous voulez, prenez-la. Je vous la donne. Mais jurez-moi qu'en échange vous respecterez celle de cet enfant.

Antoine haussa les épaules.

—Je vous ai dit de choisir un de ces pistolets.

—Je ne me batterai pas avec vous.

—Je vous y forcerai bien.

—Non, puisque ma mort doit faire le malheur de l'enfant que je porte dans mes bras, je ne veux pas mourir.

—Excellent prétexte pour cacher ta lâcheté, misérable.

Julien sourit avec mélancolie.

—Monsieur, je suis officier, j'ai été deux fois décoré sur le champ de bataille. J'ai la médaille militaire et la croix d'honneur. Ce n'est pas à moi que vous donnerez des leçons de courage.

—Alors, pourquoi trembles-tu ?